

UN MANUSCRIT ARABE

de la Bibliothèque Nationale d'Alger

(L'IRCHAD)

La Bibliothèque nationale d'Alger possède un manuscrit arabe (n° 616) que le catalogue dressé par M. Fagnan classe avec raison en tête de la série des ouvrages de théologie musulmane. C'est la copie d'un livre célèbre d'Imam El Hameïn, qui vivait au XI^e siècle à Nissapour, dans le Khorassan.

Ce livre, qui est très fréquemment cité par les auteurs arabes, surtout par les théologiens et les juristes, est désigné sous le nom de *l'Irchad* (le guide). Le titre exact, tel qu'il figure sur la première page du manuscrit, est : *Guide vers les preuves décisives des fondements de la croyance* (1) ; et le nom complet de l'auteur : *Abou el mâali Abd El Melek ben Abdallah ben Youssouf El Djouâni Ennissapouri* (2).

Le titre est suivi d'une note d'après laquelle le même volume contiendrait en outre un commentaire de *l'Irchad* par El Moqtarah. En réalité il ne contient que le texte de *l'Irchad*, et l'aspect de la reliure, qui est ancienne, permet d'affirmer qu'il n'a jamais contenu autre

(1) الإرشاد إلى فواعل الأدلة في أصول الاعتقاد

(2) On lui donne aussi le surnom de Dhia Eddin. L'Encyclopédie de l'Islâm le désigne par l'ethnique *El Djouâni*, qui risque de le faire confondre avec d'autres personnages. Mais l'appellation la plus communément adoptée par les écrivains arabes est celle d'Imam El Hameïn.

chose. Le commentaire d'El Moqtarah, qui se trouve aussi à la même bibliothèque, est d'une autre écriture et d'un format plus grand (n° 617). Une autre note, qui précède le titre, indique que le manuscrit devint, par achat régulier, la propriété *du plus humble des serviteurs de Dieu*. Ce pieux acquéreur a poussé l'humilité et la modestie jusqu'à laisser ignorer son nom, ainsi que la date et le lieu de son achat.

Le manuscrit n° 616 est daté du lundi, sans mention du quantième, du mois de doulqâda de l'an 854 de l'hégire, c'est-à-dire du mois de décembre 1450 de l'ère chrétienne. Il a donc aujourd'hui l'âge respectable de 479 ans, et a été écrit antérieurement à l'occupation d'Alger par les Turcs, qui furent appelés dans cette ville par Selim Toumi en 1515.

Aucun indice n'a pu être relevé sur sa provenance. Il ne semble pas faire partie des ouvrages arabes qui furent recueillis par Berbrugger à Constantine en 1837, au moment de la prise de cette ville, et transportés à la Bibliothèque d'Alger.

La copie du commentaire d'El Moqtarah est datée du lundi, 22 rabiâ thani 871 (10 novembre 1466), par conséquent de 16 ans après celle du texte de l'*Irchad*. Elle est reliée avec un traité de syntaxe anonyme et acéphale, et s'arrête au milieu du chapitre concernant les miracles du Prophète. Une note finale d'un copiste inconnu précise que c'est tout ce qui a été trouvé de ce commentaire. El Moqtarah, dont le nom exact est Taqi Eddin El Moudhaffer ben Abdallah ben Ali ben El Hosseïn, vivait à Alexandrie, en Egypte, où il s'adonnait à l'enseignement. Il mourut au Caire au mois de châban 612 (25 novembre-24 décembre 1215) (1).

Sur la première page du manuscrit 617 on lit la note : *donné par le colonel Cavaignac*. Or on sait que Cava-

(1) Ibn Sobki, Biographies des chaféites, V, p. 156.

gnac fut nommé colonel des Zouaves en 1841, et que la majeure partie de sa carrière militaire se passa dans les provinces d'Oran et d'Alger. C'est peut-être à Tlemcen, où il avait commandé en 1836, comme capitaine, et où il était devenu très populaire, qu'il découvrit le manuscrit d'El Moqtarah. Encore un fait qui prouve l'inexplicable légèreté avec laquelle Sédillot, dans son *Histoire générale des Arabes* (1), affirme que les Français en Algérie ont brûlé comme des barbares les manuscrits arabes qui leur tombaient sous la main.

Mais revenons à l'*Irchad*. Le manuscrit, d'une jolie écriture très régulière, sur du papier excellent, enrichi de nombreuses notes marginales qui corrigent les erreurs de copie, donnent des variantes ou des explications, serait encore très utilisable, malgré son grand âge, si des mouillures n'en avaient dégradé toutes les pages au point de les rendre en partie illisibles. Sa détérioration est d'autant plus à déplorer que les parties demeurées intactes, heureusement les plus étendues, révèlent l'importance de l'ouvrage, au double point de vue historique et théologique. Ce que l'on sait d'Imam El Harameïm donne d'ailleurs à ses écrits un intérêt particulier. Ibn Khaldoun notamment, dans ses *Prolégomènes*, le signale comme un des principaux théologiens qui ont propagé et fait triompher dans le monde musulman la doctrine d'El Achâri. « Après le cadi Abou Bekr El Baqilani, dit-il, parut un docteur de l'école achârite, Imam El Harameïn, qui dicta à ses élèves son livre le *Chamil*, où il développait longuement la doctrine de cette école. Il en donna ensuite un résumé, sous le titre de l'*Irchad*, et il fut reconnu comme la plus haute autorité en matière religieuse (2). »

(1) Tome 1, p. 156. V. article de M. Laloé, *Revue Africaine*, 1925, p. 95 sq.

(2) Cette traduction diffère un peu de celle de de Slane (*Prolégomènes*).

De longs articles également très élogieux sont consacrés à Imam El Harameïn dans les biographies d'Ibn Khallikan et d'Ibn Sobki.

D'autre part les ouvrages d'Imam El Harameïn sont peu répandus. Peut-être même ont-ils disparu pour la plupart. En dehors d'un petit traité très abrégé de la théorie du droit, *El Ouaraqat*, les exemplaires de ceux que l'on trouve sont extrêmement rares. Carl Brockelmann, dans son *Histoire de la littérature arabe* (II, page 388) ne mentionne que trois exemplaires de l'*Irchad* : l'un à la Bibliothèque de Leyde, l'autre au British Museum, le troisième à la Bibliothèque nationale d'Alger, précisément celui dont nous nous occupons ici.

Enfin le commentaire d'El Moqtarah, dont nous avons parlé, outre qu'il est incomplet, ne reproduit pas les passages qu'il explique du texte de l'*Irchad*. Il ne peut pas servir à restituer ceux de ces passages qui sont devenus indéchiffrables dans le manuscrit d'Alger.

Ces diverses raisons avaient conduit à entreprendre des recherches pour trouver un autre exemplaire de l'*Irchad*. Pendant de longues années toutes les investigations effectuées tant en Algérie que dans divers autres pays restèrent infructueuses. Cependant, grâce à l'aimable intervention du général Bel Khodja, de Tunis, on put un jour obtenir communication d'une copie en très bon état, appartenant au cadî malékite de cette ville, qui permit, bien qu'elle n'ait pas suffi à éclaircir complètement le texte du manuscrit d'Alger, d'en reconstituer les parties illisibles.

On réussit par la suite, par l'intermédiaire de M. Bel-

nes, III, p. 60). Aussi paraît-il nécessaire de reproduire ici le texte arabe d'Ibn Khaldoun.

ثم جاء بعد الفاضل ابي بكر من ائمة الاشعرية امام الحرمين
ابوالمعالى واملى في الطريقة كتاب الشامل واوسع القول فيه ثم
لخصه في كتاب الارشاد واتخذة الناس اما العفاندهم

kassem El Hafnaoui, mufti malékite d'Alger, à découvrir et à consulter un commentaire de l'*Irchad*, dont l'auteur, Abou Mohammed Abdelaziz ben Ishaq (ou Ibrahim) ben Baziza Teïmi, habitait Tunis en 644 de l'hégire, et mourut dans cette ville le 4 rabiâ I^{er} 659 (8 janvier 1261) (1). Ce manuscrit daté du mois de djoumada 2^e 1202 (mars 1788), fut confié à un copiste, qui après avoir fait attendre son travail pendant près d'un an, déclara avoir perdu à la fois l'original et la copie. Les promesses de récompense et les menaces ne parvinrent à lui faire *retrouver* le manuscrit qu'après plusieurs mois. Mais on sait que les amateurs de textes anciens ont eu parfois à subir de plus graves tribulations.

Le commentaire d'Ibn Baziza a pour titre : *le don du bonheur* (2). Il est très complet, et, comme on pouvait s'y attendre, il reproduit souvent textuellement des passages de celui d'El Moqtarah. Pourtant il n'en accepte pas toujours les explications ; parfois même il les critique sévèrement ; mais pas plus que lui il ne donne le texte de l'*Irchad*.

Comme des divergences assez nombreuses avaient été relevées entre le manuscrit d'Alger et celui de Tunis, il y avait encore intérêt à poursuivre les recherches, pour arriver à fixer le texte arabe avec toutes les garanties d'exactitude désirables. Or certaines particularités semblaient indiquer que le manuscrit n^o 1266 de la Bibliothèque nationale de Paris, catalogué sous le titre *Qaouatiâ fi qaouâid el âqaïd* (3), n'était pas sans analogie avec l'*Irchad*, si même il n'en était pas une copie. Le savant auteur du catalogue, de Slane, l'y a inscrit com-

(1) Mahmoud ben Saïd Meqdich, *Nozhat El Andhar*, I, p. 218. — Tunis, 1321 (1903).

(2) الاسعاد في شرح الارشاد

(3) فواطع في فواعد العفائد

me un traité anonyme de théologie, ajoutant que le titre inscrit sur le frontispice, et qu'il n'a pas reproduit, est faux. « Le véritable titre, dit-il, se trouve à la fin de l'ouvrage. Hadji Khalifa donne le même titre, en y ajoutant la phrase

(1) يستغل بها المبتدى ويتشوق اليه المنتهى

« Or cette phrase se retrouve, à une variante près, dans notre manuscrit n° 1266), à la suite du titre. f° 112, V° ».

Il avait d'abord paru singulier que de Slane eût admis si facilement le rejet du titre à la fin de l'ouvrage. C'est une pratique inusitée chez les écrivains arabes, à moins qu'ils ne répètent à la fin du livre le titre déjà inscrit au commencement. De plus la citation du passage de Hadji Khalifa semblait fautive, puisque deux pronoms se rapportant au même substantif y étaient mis l'un au féminin *بها*, l'autre au masculin *اليه* (1).

L'incipit du manuscrit de Paris, reproduit dans le catalogue, concordait d'ailleurs avec celui du manuscrit d'Alger, الحمد لله باري النسم ومحى الرسم

La phrase empruntée par de Slane à Hadji Khalifa se lit également à la fin du manuscrit d'Alger ; mais elle y est complétée par d'autres phrases, qui en précisent le sens :

فهذه رحمة الله واصلى بالكم فواطع في فواعد العفائد يستغل بها المبتدى ويتشوق بها المنتهى الى جلة المصنعات

« Voilà, que Dieu vous fasse miséricorde et éclaire votre esprit, des preuves décisives des fondements de la croyance. Le débutant s'en contentera, et l'homme

(1) Littéralement : « elles suffiront au débutant, et il sera désiré par l'homme déjà instruit. ». Hadji Khalifa, dans le texte imprimé à Constantinople en 1310 (1892-03), porte *يستغل به*, il s'en contentera.

(2) L'erreur existe bien dans l'édition de Fluegel.

« instruit y puisera le désir (de consulter) les ouvrages
« plus importants » (1).

Enfin, autre indice non moins suggestif, d'après le catalogue de Paris, le volume qui porte le n° 1266 contient, après l'ouvrage prétendu anonyme, un second ouvrage, qui est précisément un commentaire des *Ouaraqat* d'Imam El Harameïn, par Ibn Ferkah. Or rien n'est plus fréquent que de trouver réunis en un seul volume deux ou plusieurs ouvrages du même auteur. On était donc porté à penser que le premier ouvrage était d'Imam El Harameïn comme le second.

Cet ensemble de circonstances précises et concordantes équivalait presque à une signature. Ce n'était pourtant pas une preuve matérielle et directe. Pour écarter toute incertitude, une demande de communication du manuscrit 12666 fut adressée à la Bibliothèque nationale de Paris. Des règlements administratifs, dont la rigueur est vraiment peu favorable aux études scientifiques, firent échouer cette demande. C'était du reste pendant la guerre, et le manuscrit risquait d'être torpillé dans la traversée de la méditerranée. On a hélas ! torpillé des choses plus précieuses. Il aurait donc fallu affronter soi-même le torpillage, et s'imposer un déplacement coûteux. On eut recours alors à un moyen assurément moins héroïque, mais qui semblait pourtant suffisant pour tirer la question au clair. M. A. Lechâtelier, professeur au collège de France, et M. Lucien Bouvat, voulurent bien faire prendre, pour les envoyer à Alger, les photographies de quelques pages du manuscrit, qui franchirent la mer courageusement au nez des sous-marins ennemis. Leur confrontation avec le manuscrit d'Alger vint

(1) Dans son édition de Hadji Khalifa, Fluegel a non seulement imprimé un texte incorrect et tronqué, mais l'a encore traduit inexactement: *argumentatio peremptoria de fundamentis articulorum fidei. Volumen ad quod tiro recurrere cupit, et cujus desiderio propectus afficitur.* L'édition de Constantinople porte

ويتشوق اليه المنتهى. مجلد يستغل به المبتدى

confirmer les présomptions qu'on avait déjà : le manuscrit 1266, que de Slane a pris pour anonyme, est bien une copie de l'*Irhad*.

C'était déjà un résultat des plus appréciables. Toutefois, pour un collationnement sérieux, six pages d'un manuscrit qui en compte 224, c'était un peu court. De nouvelles démarches furent encore tentées pour obtenir l'envoi du texte complet. On pouvait penser que, la guerre étant finie, cet envoi ne serait pas refusé. Mais les mêmes règlements s'y opposèrent encore une fois. Le manuscrit, dont on connaissait désormais la valeur, était trop précieux pour être exposé aux dangers d'un long voyage ; d'où un nouveau refus ; et le bienheureux manuscrit continue à dormir à Paris son long et paisible sommeil, que personne ne troublera plus. Personne ne le troublera parce qu'une photographie complète en a été prise pour la Bibliothèque nationale d'Alger, et on espère que l'ouvrage, dûment collationné, sera prochainement imprimé avec une traduction française.

L'identification du manuscrit de Paris n'a pas été la seule surprise éprouvée au cours des recherches dont on vient de parler. Si on a longtemps ignoré à Paris qu'on possédait un document précieux, la bibliothèque du British museum, de son côté, a passé pour plus riche qu'elle ne l'est. Au cours d'un séjour à Londres, M. Malrieu, professeur au Lycée d'Alger, a bien voulu faire photographier le manuscrit de cette bibliothèque ; et la photographie montre qu'il se réduit à un court fragment de l'*Irhad* : 22 pages de 17 lignes, correspondant aux sept premières pages du manuscrit d'Alger, dans lequel l'ouvrage remplit 175 pages de 27 lignes.

Le manuscrit de Paris est daté du vendredi, 6 djoumada 1^{er} de l'an 847 de l'hégire (1^{er} septembre 1443), c'est-à-dire de sept ans avant celui d'Alger (1). Le titre

(1) D'après les tables de Wustefeld, le 1^{er} septembre 1443 est un dimanche.

inscrit à la première page, et que de Slane n'a pas jugé utile de donner dans son catalogue, parce qu'il l'a reconnu faux, est le suivant :

كتاب الارشاد في اصول الدين للإمام الطوسي

Livre de l'Irchad, sur les principes de la religion par l'Imam Toussi. Or Toussi, dont le nom exact est Abou Djâfar Nacir eddin Toussi, surnommé aussi Khouadja, s'est surtout spécialisé dans les études purement scientifiques. Il a bien composé quelques ouvrages de théologie, notamment le *Tadjerid*, mais on ne lui connaît pas d'ouvrage portant le nom de l'*Irchad*. Cependant, à la dernière page du manuscrit, on lit encore la même mention erronée :

آخر كتاب خواجه نصير الطوسي رحمه الله

« Fin du livre du Khouadja Nacir Toussi. »

Il est facile, maintenant, de voir comment de Slane a été conduit à déclarer le manuscrit anonyme. Certain que Nacir Eddin Toussi, auteur de très nombreux ouvrages, n'en a publié aucun sous le nom de l'*Irchad*, il en a conclu qu'il y avait erreur à la fois sur le nom de l'auteur, et sur le titre du livre, très lisiblement inscrit cependant à la première page. En réalité le nom de l'auteur est seul inexact. Quant au titre, il figure bien dans la bibliographie de Hadji Khalifa, avec le vrai nom de l'auteur, Imam El Harameïn. Mais de Slane ne devait pas s'y arrêter. Trompé par Hadji Khalifa, il a rejeté le titre *Irchad* pour adopter celui de *Qaouatiâ fi Qaouâid el âqaïd*, parce que non seulement Hadj Khalifa mentionne ce dernier titre sans nom d'auteur, mais que de plus il le fait suivre de la phrase que nous avons rappelée plus haut (p. 63), et que de Slane trouvait reproduite à peu près textuellement dans le manuscrit 1266.

Il est d'ailleurs bien certain que cette mention de Hadji Khalifa est le résultat d'une erreur. Il a dû prendre une première note portant le titre de l'ouvrage, le sujet

et le nom de l'auteur (n° 255 de l'édition Flucgel), puis une seconde reproduisant une phrase de la fin de l'ouvrage (n° 9598 de la même édition), et il a ensuite classé ces deux notes séparément, comme si elles concernaient deux livres différents, au lieu de les réunir ensemble. En d'autres termes, il a tout simplement brouillé ses fiches.

Comme conclusion, la Bibliothèque nationale d'Alger possède maintenant, avec le texte de l'*Irchad*, et le commentaire d'El Moqtarah (n°s 616 et 617) :

1° une nouvelle copie de l'*Irchad*, complétée et collationnée avec le manuscrit de Tunis ;

2° une copie de l'*Issâd* d'Ibn Baziza ;

3° une photographie complète du manuscrit n° 1266 de la Bibliothèque nationale de Paris, texte de l'*Irchad* ;

4° une photographie du manuscrit fragmentaire du British museum.

J.-D. LUCIANI.
